

L'ANCIEN GUIGNOL

Journal Hebdomadaire, Politique, Satirique, Littéraire et Illustré

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
A LYON
4, Rue de la République, 44
BOITE DANS L'ALLÉE

VENTE EN GROS
1, Rue de Jussieu, 1
et chez tous
s Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues
l'Agence de Publicité V. FOURNIER
Rue Confort, 14

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



RÉDACTEUR EN CHEF
GEORGES LETELLIER

ABONNEMENTS
Six mois Un an
France. 5 fr. 10 fr
Etranger, port en sus.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



Dans le numéro paru le 17 décembre 1877, le journal *Droit* rend compte d'un procès dont jugement consacre droit des locataires d'exiger l'éclairage des escaliers squ'à minuit.

*Cet arrêt va mettre un terme
A votre mauvais vouloir ;
Nous éclairons chaque terme
Éclairer-nous chaque soir.*

Le roi de Grèce, par mesure d'économie, rappelle ses bassadeurs.

*Ils prouvent ces embarras
Et cette noire détresse
Que le roi de la Grèce
N'est pas le roi le plus gras.*

Une ambassade marocaine a fait cadeau à M. Grévy de onze étalons.

*« Ce qu'on donne est bon à prendre,
Placez ces bêtes ici.
Douze étalons ! grand merci...
Mais j'avais déjà mon gendre ! »*

MADÉLON.

Il connaît son Lyon

On lit cette annonce :



« COURSES DE LYON. — Ombrelles de courses. Parasols couleurs solides à l'eau et au soleil. »

« A l'eau et au soleil. » En voilà un qui sait par renommée ce qu'il faut attendre le jour des courses !

GNAFRON.

DES AVEUX



La loi militaire désole le *Nouvelliste*, qui laisse échapper un précieux aveu :

« Mais le clergé pourrait-il donc se recruter encore de jeunes hommes, avec cette permanente menace des exercices du Champ-de-Mars et des homicides fordes champs de bataille ? »

oser la question de la sorte, c'est la résoudre. Votre leur, ô *Nouvelliste*, dit assez que non. Si l'Eglise ne met à l'abri des homicides forcés des champs de bataille, évistés ne s'y fourreront plus.

« L'Eglise admettrait-elle donc des hommes, dit-il encore, que les règlements militaires peuvent rappeler à tout moment dans la cour du quartier, et à qui la guerre, surtout, peut impunément commander des homicides ? »

On peut répondre au *Nouvelliste*, que ce n'est pas la première fois que des prêtres commandaient des homicides et qu'ils n'ont jamais fait que ça ; que des papes ont porté la cuirasse ; que dans les guerres de religion, à la tête de hordes combattants, était le moine armé du crucifix ; que le prêtre était au milieu des Croisés ; que le prêtre commandait les massacres de la Saint-Barthélemy ; que le prêtre dirigeait le feu sur les bleus ; que c'est un prêtre, Santa-Cruz, qui fut le plus cruel lieutenant de don Carlos.

Mais si l'homicide est si affreux aux yeux de l'Eglise, pourquoi des rois très chrétiens ont-ils la guerre ? et lorsque la guerre est terminée, que c'en est fini des homicides, pourquoi, au-dessus des plaines où les cadavres font des montagnes, les prêtres chantent-ils des *Te Deum* pour les meurtriers ?

OCTAVE LEBESGUE.

AU GAGNANT

De ma banquette dès-devant mon battant.

M'sieu le cheval,



C'est ben vrai que je n'avais l'apinché ta frimousse là-bas au Grand-Camp, ousque je n'avais trimballé mon sarcifis et mes guibolles, s'lement je n'avais grimboté sus la digue pace que fallait payer que 10 sous et que c'était déjà assez cher pour ar-

regarder quéques bêtes courattant les unes sus les autes.

Tu n'as agraffé le grand prix, m'est avis que y a pas tant besoin de n'être fiérasseux pour ça. D'abord, y a peut-être eu quéque frime là-dessous : on a vu ça à Paris, que même des jockeys se sont cognés le melachon. Sis tu sais pour te faire viendre on t'a flanqué de coups de triques. Dix mille francs c'est quéquechose, mais pour toi c'est rien, tu pourrais les lâcher pour les pauvres canezards de Lyon. Enfin, n'empêche pas que c'est nos palards que se sont escannés dans la profonde de ton bargeois, c'est la ville que donne, mais c'est nous qu'aboutons les piastres. N'y avait ben quéquechose d'à moi dans le cuchon, je m'en fiche.



trer les jaunets.

Tu dis que tes couratteries n'ont fait marcher notre industrie ? Je dis pas ; naturellement que les poutrones et les colombes que sont allées se banbanner dans c't hippodrome se sont requinquées à neuf ; voui, mais as-tu payé les notes, cadet ? Y n'aura du dechet, va, quand les marchands feront leurs caisses, faudra chiner pour faire ren-

Mais paraît, je sais pas, mais on m'y a dit, que tu nous avais blagués pace que nos colombes sont pas floupées comme vos gourgandes de Paris ; c'est que nos lyonnaises sont de fenottes que se conduisent ric-rac et que font de miallions que sont à leurs p'pas.

Enfin, si t'esses pas content, te peux l'an que vint, rester dans ton pays. Y aura ben encore ici assez de rosses sans toi.

Jean GUIGNOL.



POURTANT, SI C'ÉTAIT VRAI !

Vendredi matin, une dépêche arrivait à Paris ; elle était adressée à M. le Président Du Bard ; elle venait de Bucharest et ne contenait que quelques mots, mais elle était signée : Elisa Böhmer. Le président était à la campagne, occupé à voir pousser les coquelicots, rouges comme des têtes coupées. L'employé du télégraphe comprit l'importance de cette dépêche. Contrairement à l'usage, il la fit adresser au parquet. Le juge d'instruction bondit. Il envoya chez M. Du Bard. On télégraphia à Bucharest, à notre représentant officiel, lui enjoignant de faire une enquête.

M. Levallant croyait à une mystification. Tout le monde à peu près y croyait comme lui. Néanmoins, on a l'oreille aux écoutes, et, tout secoué que l'on était par le doute, on disait : « Pourtant, si ce n'était pas une plaisanterie ! »

Ceux qui se posent ce point d'interrogation ne sont pas seulement les gens crédules qui vont, sur la foi des prospectus et des bulletins financiers et tiennent les articles de fonds pour argent comptant, ce sont des sceptiques par excellence. D'abord les boulevardiers qui se jetaient sur le journal du soir, exploitant cette nouvelle, puis les magistrats.

Voilà des individus qui ont déclaré avoir la preuve absolue de l'incinération de la bonne de Pel. Elle a trépassé dans un fourneau de cuisine, et c'est l'horloger qui a cuisiné. Elle est réduite en cendres. Pour bien mettre cette idée dans la tête de douze jurés, ils ont fait des expériences, entassé preuves sur preuves, arguments sur arguments, Guillot sur Habert et Kuehn sur Bernard. Ayant fait une lumière au moins aussi vive que celle aperçue par les commères de Montreuil, leur conviction est assise, Pel déclaré coupable est condamné à la peine de mort.

C'est-à-dire que, si le président Grévy, dont on raille la pitié, n'use pas de clémence envers ce condamné, il sera bel et bien raccourci. Le verdict est net ; les juges ont décidé que le chimiste aurait la tête tranchée ; si cet acci-

dent ne lui arrive pas, ce ne sera pas de la faute de ceux qui l'ont condamné.

Vous dites : « Il faut tout de même qu'un jury soit bien sûr de ce qu'il fait pour envoyer un homme à l'échafaud. Le couteau tombé, il n'y a plus à dire : mon bel ami ! L'opinion des magistrats était absolue, le doute ne passait par aucune fissure. Quand on leur a demandé si Pel était coupable d'avoir empoisonné sa bonne Elise Bœhmer, ils n'ont pas répondu : « Peut-être bien, ça se peut, on a vu plus fort que ça ! » Ils ont catégoriquement répondu : « Oui ! » Pour affirmer que ce oui était énergique, ils ont refusé de le faire suivre de circonstances atténuantes.

Huit jours après, une dépêche arrive, elle est signée d'Elise Bœhmer, et ces mêmes hommes qui ont déclaré cette femme morte en demandant qu'on fit mourir son meurtrier, font jouer le télégraphe, vont aux renseignements et pensent : « Si pourtant c'était vrai ? Si cette dépêche était de la bonne ? Si Pel était innocent ? »

Ne serait-elle que l'œuvre d'un fumiste, cette dépêche est intéressante par l'effet produit. Elle apprend aux jurés quel cas il faut faire de la peine irrémédiable. L'homme est sujet à erreur ; quelques jours après un jugement implacable rendu en toute conscience, il suffit d'un chiffon bleu pour provoquer le doute. Le samedi, l'homme est certainement coupable ; le vendredi suivant on a des hésitations, hésitations qui dureront l'espace d'une enquête, mais qui tourmenteront la conscience des accusateurs.

Ce jugement n'a donc pas été rendu en toute sincérité ; la part faite aux probabilités est donc si grande qu'un farceur peut mettre en rumeur le palais et la ville. M. Kuehn et M. Guillot sont convaincus que la bonne de Pel est morte, mais s'ils reçoivent avis que cette bonne est quelque part, ils y courent. Ils ont mis dix mois à se faire une opinion qui peut se détruire en une minute.

Nous nous soucions fort peu de Pel en tant qu'homme ; il ne nous a intéressé que comme accusé. Nous n'avons pas cherché à savoir s'il était criminel, nous avons voulu d'abord connaître le crime. On a refait à notre intention le mot biblique. Abraham, ce modèle des pères, sur l'ordre du Seigneur, se disposait à faire à son fils ce que l'on accuse Pel d'avoir fait à sa bonne ; il avait même la cruauté de faire porter le fagot par l'enfant. En chemin, l'enfant demanda : « Mon père, je vois bien le feu et le bois, mais où donc est la victime ? »

Ici, c'est encore la victime que nous cherchons. Jusqu'à samedi dernier, il était convenu qu'elle était dans un bocal, sous forme de cendres ; depuis hier, on la dit à Bucharest, on ne sait pas où elle sera demain.

Mais que la bonne soit trépassée ou non, la fumisterie, commencée par M. Kuehn, fabricant de fourneaux, aura beau jeu. Pour mettre sur pied les gendarmes et les policiers, pour faire pâlir les jurés, il suffira, pendant trente ans et plus, d'un simple billet où on lira : « Je ne suis pas morte. Elisa Bœhmer ! »

GNAFRON.

RÉPONSE

L'Express est prié de commenter ce tableau.

ÉCOLES

Nombre d'écoles nouvellement construites, de 1878 à 1884..... 16.056
 Nombre d'écoles réparées et appropriées.. 10.111

Nombre d'enfants élevés dans les écoles publiques :

En 1869..... 3.537.709
 En 1884..... 4.421.212
 AUGMENTATION..... 883.503

GNAFRON.

BONNE PRÉCAUTION



Le *Petit Lyonnais* assure que la catastrophe de Thiers a mis en émoi le monde judiciaire lyonnais. On a visité le Palais-de-Justice et on a constaté que, semblable à la tête de certain magistrat, il était fêlé. La magistrature debout a peur de devenir la magistrature assise... dans les décombrés.

Le *Petit Lyonnais* ajoute :

« En somme, nous n'avons pas à redouter un accident

pareil à celui qui vient d'arriver à Thiers, mais il serait bon que certaines réparations fussent effectuées dans notre Palais-de-Justice pour rassurer au moins ceux qui le fréquentent assidûment. »

A la suite de cet article, le *Petit Lyonnais*, ainsi appelé parce qu'il est le grand lyonnais, a reçu cette lettre :

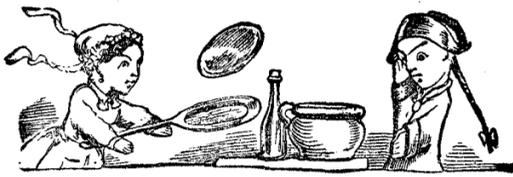
Monsieur Portalis,

« Nous vous en voulions, car vous êtes parent de Portalis qui a fabriqué le Code Napoléon, à présent, nous ne vous en voulons plus, vous êtes un zig. Vous avez tenu à rassurer ceux qui fréquentent assidûment le Palais-de-Justice. Tous, tant que nous sommes pour signer cette lettre, voilà plus de quinze fois chacun que nous avons l'honneur d'être jugés, sans compter les fois que nous sommes allés voir juger les camarades.

« Ça nous fait frémir de penser que le Palais-de-Justice n'est pas un lieu où l'on est en sûreté. Passe encore d'y perdre la tête, comme c'est arrivé à ce pauvre Bernard, mais y laisser un abattis, c'est terrible.

« Merci, monsieur, d'avoir songé à nous, c'est d'un grand cœur. Chaque fois que nous serons sur le banc des assises, nous penserons : si le plafond ne nous tombe pas sur la tête, c'est à Portalis que nous le devons.

UN GROUPE D'HABITUÉS DE LA CORRECTIONNELLE.



LE FLEURISTE

A M. LIABAUD, doyen des horticulteurs.

Admirez dans mon étalage,
 Messieurs et Mesdames aussi,
 La fleur moins connue au village
 Qu'en nos cités : c'est le souci :
 J'ai le seringat pour cocotte.
 Des nymphéas pour les nageurs :
 J'ai l'œil de Christ pour la dévoté,
 Belles-de nuit pour voyageurs.

Je fais d'argent de la maranthe,
 Je vous le dis sans boniment,
 Et toujours l'odeur de la menthe
 Fut le doux parfum de l'amant ;
 J'ai grenadier pour vivandière,
 Oreille d'ours pour pelletier,
 Des lavandes pour lavandière,
 Gueule-de-loup pour louvetier.

J'ai pour grand homme l'immortelle,
 Crête-de-coq pour traiteur,
 Pommier d'amour pour demoiselle,
 Pour savetier pois de senteur,
 Pour plomptonniste violettes,
 Lys pour clients de bénitiers,
 Pour chasseur les pieds d'alouette,
 Et du thym pour les miroitiers.

J'ai des crucifères pour cure,
 Des muftiers pour matadores ;
 J'ai des oignons pour pédicure,
 Pour le tailleur des boutons-d'or ;
 Le rouge œillet pour boutonnière,
 Pour cordonnier des pieds-de-veau,
 Pour la jeunesse la bruyère
 Et pour le vieillard le pavot.

DUR-A-CUIRE.

C'EST PEL !



VINSOBRES. — Disparition. — Le sieur Martin David, facteur rural à Vinsobres, a disparu, le 1^{er} juin dernier, laissant une femme et trois enfants en bas âge.

Malgré les recherches actives qui ont pu être faites, on n'en a plus eu de nouvelles.

Nous sommes en mesure d'affirmer que c'est encore Pel qui a brûlé celui-là.

Demandez plutôt à M. Kuehn.

MADELON.

PAUL BERT ET LE « NOUVELEISTE »



Le père Loriquet, rédacteur du *Nouveliste*, fait toujours des siennes. Cette semaine, il nous prouve par trois petits faits-divers, que M. Paul Bert est un assassin :

Marvejols, 20 juin.

« Il y a quelque temps, la demoiselle Tufféry, sœur du

maire de Malzieu, était trouvée assassinée. Les soupçons se portèrent sur un instituteur laïque du nom de Bécot.

« Il est aujourd'hui certain que c'est ce disciple de Paul Bert qui a commis ce crime.

« Bécot, après avoir assassiné sa victime, avait pris la clef des champs, se dirigeant vers Alais, Grenoble et Lyon.

« Enfin, bourrelé de remords, il serait venu de Lyon à l'Estivalet, harassé de fatigue et de faim, et se serait livré à la gendarmerie de Meyzieu, qui l'a conduit à la maison d'arrêt de Marvejols, où il est actuellement écroué.

« Bécot aurait avoué son crime qu'il attribue à la jalousie et au refus de sa fiancée. Ce pédagogue libre-penseur est un fruit de l'enseignement laïque du collège de Mende. »

Ce fruit de la libre-pensée est capable de remords : on ne peut pas en dire autant des *bons frères*, sans nombre, qui, leurs crimes accomplis, loin de se livrer, vont, sous la protection de l'autorité ecclésiastique, recommencer leurs saletés plus loin.

Maintenant, vous avouerez que le curé Mengrat, qui tue sa maîtresse, et avec infiniment plus de cruauté que le sieur Bécot, n'était pas un séide de Paul Bert.

Le père Loriquet continue :



Marseille, 20 juin.

« Depuis une huitaine de jours, on n'avait pas revu la demoiselle Thérèse Bourrely, âgée de trente-cinq ans, institutrice, logée au cinquième étage d'une maison du boulevard des Dames.

« On a trouvé le cadavre de la malheureuse en complet état de putréfaction, à côté d'un réchaud rempli de cendres.

« Dans un écrit, Thérèse Bourrely expliquait qu'elle était anticléricale, athée, spirite, et voulait être enterrée civilement dans le corbillard des pauvres. »

Le manuel Paul Bert ne donne pas la recette de l'asphyxie, mais passons.

Était-ce aussi une victime de Paul Bert, ce curé qui, par testament, a déclaré vouloir être enterré civilement, déclarant, en outre, qu'il n'avait de sa vie enseigné que des mensonges, ce dont il demandait grand pardon à ses paroissiens.

CHAMPAVERT.

NOS ARTISTES

DE THURINS



J'en assurerai pas cette fois que la particule est de droit ; notre compatriote n'est peut-être qu'un humble roturier, mais il a si bien porté les armures des rois de la scène, qu'un peu de noblesse ne lui mesied point.

Nous n'avions depuis longtemps vu ce compagnon agréable, les oiseaux chanteurs sont fugitifs et c'est de loin que nous les suivons, retrouvant sa piste dans les échos de théâtre, toujours à sa gloire. Au retour de sa brillante campagne bordelaise, il s'est souvenu de nous, il est venu nous charmer quelques heures.

Sa voix n'a rien perdu en ampleur, loin de là, jamais elle ne fut mieux posée, plus sûre, plus pleine et nous nous expliquons, en l'écoutant, les bravos qu'il moisonna au Grand-Théâtre de Bordeaux, pendant la saison dernière.

Vous connaissez M. de Thurins, c'est un gône des Brotteaux ; il naquit aux environs de la rue Madame il y aura vingt-cinq ans aux merles. Les siens ignoraient qu'il cachait une fortune dans son gosier ; ils en firent un em-

ployé de commerce. Le gamin fréquenta l'Harmonie lyonnaise, si féconde aux artistes illustres : il en devint l'étoile. Il entra au conservatoire de Lyon, il avait vingt ans. Il alla à celui de Paris où on l'accepta à l'unanimité. Il en sortit avec un premier prix d'opéra.

Aux concerts Colonne, il se fit très remarquer; il y chanta la *Damnation de Faust*, de Berlioz, puis l'*Enfance du Christ*; et, avec Faure, remportant un égal succès, les journaux mondains en font foi, il interpréta *Tannhauser*.

Il partit pour Anvers où il créa le *Tribut de Zamora*, de Gounod; son apparition fut saluée d'acclamation : on le vit à Liège, à Alger, où il compta un deuil : sa charmante jeune femme y mourut. Il arrive de Bordeaux, il retourne à Lille.

M. de Thurins est un gros et grand gaillard, qui, physiquement, rappelle Sellier. C'est le meilleur camarade du monde; il n'est ni vain, ni joueur de grosse caisse; il a la simplicité aimable des artistes sincères.

OCTAVIO.



LE FEU A LA MÈCHE

« Ma fine, j'en suis encore toute chose ! » C'est la vieille commère appelée *Liberté*, qui nous fait cette confiance. La pauvre ne cache point qu'elle a les sangs tournés. Une nouvelle si terrifiante, dame, écoutez donc, il y a de quoi. Peut-être que vous ne savez rien. Vous ne lisez donc pas les journaux ? Vous ne suivez donc pas les débats des chambres ? Il se passe du joli. S'agit des armes de guerre.

Voilà ce que dit la *Liberté* :

« M. Levailant, directeur de la Sûreté au ministère de l'intérieur, s'est présenté avant-hier à la commission de la Chambre au nom du ministre empêché, et a déclaré que le gouvernement s'opposerait à la libre détention. M. Allain-Targé a raison, et si la Chambre lui donnait tort par un vote imprudent, le Sénat repousserait évidemment cette loi périlleuse, qui, en quelques mois, nous doterait d'une garde nationale occulte. Tout deviendrait prêt pour la guerre civile : il n'y aurait plus qu'à mettre le feu à la mèche. »

Si ça ne fait pas frémir ! hein ?

Il n'y a pas longtemps encore, il était d'usage de suspendre au-dessus de la cheminée un solide flingot. C'étaient le compagnon, retour de la grande armée, qui n'était point resté sur la terre détremée de Waterloo et dans les glaces de la Bérésina. Et quand on parlait de Rotopschine, un paysan moustachu, vieux, mais droit, invalide, boitant ou balafre, se dressait, courait au flingot et se tenait en arrêt devant la porte. Ce flingot, c'était l'assurance que le territoire serait respecté. Mais le képi du chauvin tomba et fit place au bonnet écarlate. Le flingot rouillé ne servit pas seulement contre l'envahisseur; au Deux-Décembre, les républicains le décrochèrent et firent leur devoir.

Ceux qui rêvent un autre coup d'Etat sont logiques en demandant que des armes de guerre ne puissent demeurer entre les mains des citoyens, mais M. Levailant, de quoi se mêle-t-il ? De rassurer le bonnet de coton du *Constitutionnel* ou de la *Liberté* ? Car c'est pour ce bonnet de coton qu'ils craignent. Songez-donc : on n'aurait qu'à mettre le feu à la mèche !

On proscrit les fusils. On s'imagine qu'une foule est prête à se battre quand elle se sait armée, et que l'ordre tient à une cartouche. Ils ne connaissent pas un mot de l'histoire ceux qui parlent de la sorte. Quand le peuple se soulève il fait arme de tout. Les Jacques avaient-ils des fusils ? Comment étaient armés les Cabochiens ? Le matin du 14 juillet, la foule qui se rua sur la Bastille portait-elle des armes de guerre ? Un sur dix au plus, car il y a des armuriers et des arsenaux. Et il y a aussi des soldats las de servir le despotisme.

Armer un régiment c'est quelquefois armer un faubourg; garnir un arsenal c'est souvent préparer un stock d'armes pour l'émeute triomphante.

Mais croyez-vous, bonnement, que c'est la force par la force qui renverse un pouvoir ? qu'un trône s'escalade si on a de la stratégie et si l'on vise juste ? que la révolution s'impose parce qu'elle a des fusils perfectionnés ? Allons donc ! C'est moins sous les balles que sous le mépris que tombe un gouvernement ; c'est un fruit pourri qui se détache à la première poussée. La monarchie était, en 1789, malade de ses rois. Le lys de 1830 mourut des Ordonnances, le coq de 48 des remèdes de Guizot, l'Empire de sa boue.

On ne fait pas une révolution comme on va au tir, histoire de déroutiller son fusil et s'entretenir la main. D'abord les révolutions sont inévitables : elles ne dépendent pas des hommes, mais des événements. Allez donc empêcher l'éruption du Vésuve ! Bouchez donc l'Etna !

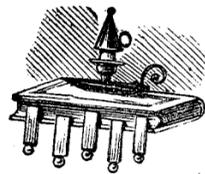
Ceux-là ne sont pas des républicains sincères qui craignent un fusil accroché à la tête du lit de chaque citoyen.

Leurs effrois sont des effrois de portière, des cris de femmes qui ne peuvent, sans pâlir, voir manier un pistolet de quatre sous. Les fusils entre les mains du peuple, ne sont pas pour tuer la République, mais pour la défendre.

La *Liberté* craint qu'on ne mette le feu à la mèche ; qu'elle s'en ouvre aux siens : c'est toujours la réaction qui se livre à ce jeu-là. La maladroite n'a pas encore compris qu'on n'allume jamais tant que lorsque l'on veut éteindre.

GEORGES LETELLIER.

LA DOULEUR DU « FIGARO »



Le *Figaro* pleure sur la mort des puissants de l'empire d'Allemagne. Il consacre ces lignes à Frédéric-Charles :

« L'Allemagne fera à ce prince des funérailles splendides. Beaucoup des combattants de Sadowa, beaucoup de soldats qui firent en 1870 la campagne de France, suivront le cercueil. Et, aux regrets de l'armée, défilant derrière le corps d'un de ses plus grands chefs, s'ajoutera certainement la crainte d'autres deuils. »

C'est une manière de s'exprimer en allemand en français.

L'attitude du *Figaro* sera très commentée à Berlin : la cour sera enchantée des sentiments affichés par l'organe du trône et de l'autel. Le défenseur du fils de l'Allemande ne pouvait à la vérité, rien dire qui pût davantage flatter Philippe VII et son parent l'empereur couronné sous les murs de Paris affamé.

La crainte d'autres deuils était malheureusement trop justifiée : le gouverneur de l'Alsace-Lorraine est mort. Jamais le *Figaro* ne pourra supporter ce dernier coup. C'est trop à la fois. Seigneur, épargnez Guillaume, si vous ne voulez pas tuer Magnard.

CADET.

LE STAGIAIRE

Pel a été condamné à mort : les journaux ont enregistré avec étonnement ce verdict qui a surpris l'opinion. Ceux qui croyaient à la culpabilité de Pel comme ceux qui n'y croyaient pas ne pouvaient s'imaginer que Pel serait envoyé à l'échafaud.

FEUILLETON DE L'ANCIEN GUIGNOL



CHRONIQUE DE PARIS

Le café Procope n'est plus; il s'est éteint tout doucement cette semaine, à l'âge respectable de 196 ans. Depuis longtemps il ne subsistait que par vanité. La porte ne s'ouvrait que pour l'honneur d'un nom si populaire et par respect pour la mémoire des philosophes. Deux siècles et une place dans l'histoire; Procope portait beau, mais ce n'est pas la gloire qui fait la recette: Procope avait la bonne renommée, la ceinture dorée était pour les autres.

Sic transit...

L'histoire de Procope court les rues. Il n'est personne qui ne sache le passé éblouissant et les bonnes fortunes du « cabaret à café » dont le Sicilien François Procope fut le fondateur.

Contre le nouveau breuvage, une campagne fut menée dont le Sicilien n'eut cure. On disait que le café détruisait la puissance amoureuse. Le plus acharné détracteur du café, Duncan, médecin de Genève, racontait, à ce propos, une anecdote plus réjouissante qu'instructive. « Une reine de Perse, ne sachant ce qu'on vouloit faire d'un cheval que l'on tourmentoit pour le renverser à terre, s'informa à quel dessein on se donnoit et à cet animal tant de mouvemens, Les officiers firent honnêtement entendre à la princesse que c'étoit pour en faire un hongre. — Que de fatigues, répondit-elle, il ne faut que lui donner du café, le roy, mon mari, qui en prend, ne me peut plus rien faire. »

Voltaire en prenait chez Procope sans que jamais se plaignit de jeûner M^{me} Du Châtelet; Diderot acceptait victorieusement tous les cartels amoureux, au sortir du café, et M^{lle} de Lespinasse coupa ses cheveux pour d'Alembert,

qui, chaque jour, humait, pourtant, la liqueur préparée par le Sicilien. Ainsi se détruisait la légende.

Une méchante anecdote de Duncan ne pouvait lutter contre la vogue. Procope s'enrichissait. Ce n'était plus la clientèle vulgaire de la foire, c'était l'élite de la littérature qui, à ses tables, s'asseyait autour de Voltaire: Dorat, Mercier, Marmontel, Piron, les deux Rousseau, surtout Jean-Jacques, Diderot et même Fréron, le Gustave Planche de ce temps-là.

Plus tard on vit arriver un client nouveau, un jeune homme qui avait un profil de médaille romaine: c'était un soldat obscur, demeurant dans le voisinage; les habitués ne le connaissaient pas, son nom ne disait rien; il s'appelait Bonaparte.

M. Mesureur ne sait pas encore ce que ce nom-là veut dire. On l'a inscrit sur la plaque d'une rue: on va le gratter. On ne doit donner aux rues de Paris que des noms connus: Thorel, par exemple, en attendant Piperaud.

Bonaparte n'est plus dans l'indicateur, autant dire qu'il est supprimé de l'histoire. Nous ne savions qu'un certain Corse avait promené à travers le monde les couleurs de la jeune liberté que parce que nous passions rue Bonaparte. Nous ignorons Arcole, Jemmapes, Austerlitz, à présent que cette rue Bonaparte va s'appeler rue du Luxembourg.

Quarante et un échevins, dont des Curé et des Robinet ont jeté au panier « le dieu que traînait la victoire sur un affût ». Il avait pris Vienne, Berlin, Moscou: il ne prendra pas Paris. Il se heurte à Cattiaux, il se butte contre Chabert. Chautemps lui dit: « Tu es le Petit Caporal: on ne passe pas! » Michelin ajoute: « Un siècle de gloire, c'est assez: tu n'iras pas plus loin! »

D'une apostrophe, M. Pichon a déboulonné la colonne: « Dites donc le bien qu'a fait Bonaparte? » C'était Bonaparte coulé. Quand le vainqueur de Wagram essaiera de venir s'asseoir au milieu de nous les jours anniversaires d'homériques combats, comme, jadis, les clients du café Procope, nous demanderons: « Quel est cet étranger? » Et le petit Pichon laissera, sur sa petite bouche, errer un petit sourire, car c'est lui qui, dans ses petits bras, a étouffé cette grande renommée.

Sic transit...

Toutes les gloires passeront ainsi. Pourtant une douce

médiocrité peut sauver un nom du changement. On efface Bonaparte où on laisserait Mesureur? Les édiles gratteront encore des plaques; mais, devant celle de Mesureur, ils s'arrêteront perplexes: « Si, pourtant diront-ils, ce n'était pas un nom d'homme? Qui peut savoir? » Et la rue Mesureur sera défendue par ceux qui tiennent aux noms sans gloire, ne signifiant rien, comme Epinettes, Osiaux ou Coucoucs.

Nous étions au café Procope: où sommes-nous? Nous n'avons pas quitté le quartier, mais ces changements de rue font perdre son temps et sa route.

Au vrai, fermé ou non, ce n'est point au Procope que nous fussions retournés. C'était bon d'aller là, il y a vingt ans, quand Gambetta s'essayait au rôle de tribun, juché sur la table de Voltaire. Ce café était un camp retranché qui fut pour l'empire, la batterie de Châtillon. On crachait sur le pouvoir les rimes du *Châtiment*. Il faut avoir entendu les strophes d'Hugo récitées par Gambetta pour comprendre qu'il est des vers aussi dangereux que des balles. Les strophes ont fait trou. Celui que l'on traitait de bohème parce qu'il buvait sur le marbre où, avant lui, avait bu d'Alembert et Diderot, est mort et la Patrie porte encore son deuil.

On allait au café pour causer, on va à la brasserie pour boire. Le café était le salon de ceux qui n'en avaient pas.

La fièvre est venue avec la vapeur. On vit plus vite. On a abandonné le vin aux zincs et ils ne servent que de la fuschine; les cabarets à café sont des tavernes à bière. On n'y connaît personne et l'on ne se soucie pas de connaître quelqu'un. On s'assied pour boire, voilà tout; quelquefois parce qu'on a soif, plus souvent parce que le bock fait partie de la vie parisienne, qu'il est toute la vie parisienne. Mais la foule va où va la foule: elle se porte où il y a du bruit, de la lumière, du mouvement, de la fête. Comme les mouches qui choisissent un point dans un plafond, elle s'agglutine en un tas, dans une cohue invraisemblable, où tous sont étrangers à tous.

Procope est mort tué par Gambinus (de Munich), qui se dit de Strasbourg. Procope était demeuré français: c'est une qualité peu prise en France.

OCTAVE LEBESGUE.

